

m'arrêter. Je m'aperçus alors que ce n'était pas son unique blessure : une balle lui avait fracassé la cuisse au moment sans doute où il tirait debout sur le talus. Le sang qu'il perdait se mêlait à la pluie, qui avait formé là une mare bourbeuse.

Nous ne pouvions pourtant pas l'abandonner ainsi sans secours ; aussi, le soulevant avec les plus grandes précautions, je le portai, par la petite barrière qui s'ouvrait sur la route, jusqu'à l'ambulance établie en arrière de nos positions. Cette opération dut lui causer des douleurs horribles, car je ne pouvais soutenir convenablement sa jambe fracturée. Pauvre garçon ! tout courageux qu'il était, il ne pouvait réprimer ses gémissements et ses cris ! Comment je l'ai porté, je ne saurais le dire, car Travers était plus grand et plus fort que moi. J'avais déjà fait quelques pas, suivant plusieurs de mes camarades occupés à la même besogne, lorsque j'eus le bonheur de rencontrer un musicien et le vieux Wood, qui portait une claie en guise de civière, sur laquelle nous plaçâmes notre malheureux ami. Wood n'eût que le temps de me dire qu'il avait là, à quelques pas, une charrette sur laquelle il voulait placer son maître et essayer de le conduire à Kingston, lorsqu'un officier d'état-major arriva et nous donna l'ordre de reprendre nos rangs : " Alons, messieurs, ne quittez pas ainsi vos rangs.

— " Mais, répondit un des nôtres ; nous ne pouvons pas laisser nos camarades mourir comme des chiens.

— " Il s'agit d'abord de refouler l'ennemi, s'écria l'officier ; rejoindez vos régiments promptement, ou je vous fais arrêter."

Sans doute il n'avait pas tort, car la plupart de nos régiments commençaient à se débander. Ainsi, outre nos camarades relevant les blessés, de nombreux volontaires des régiments de réserve couraient ça et là sous le prétexte de nous aider et cela à tel point que le terrain était parsemé de groupes d'individus. Je m'empressai donc de regagner mon poste. Je n'eus que le temps de remarquer que le terrain derrière nous était occupé par une masse compacte de troupes beaucoup plus nombreuses que le matin, et qu'une colonne descendait à gauche de notre ligne pour prendre position de la colline, auparavant occupée par les gardes.

Pendant tout ce temps, quoique la fusillade se fut ralentie le feu de l'artillerie semblait plus fort que jamais : les obus sifflaient au-dessus de nos têtes et éclataient tout autour de nous ; aussi, je l'avoue, ce fut avec joie que je regagnai l'abri tutélaire du chemin creux. Jetant un coup d'œil par-dessus le talus, je remarquai l'horrible carnage que notre feu avait causé dans les rangs ennemis. L'espace devant nous était jonché de cadavres et de blessés ; au delà on apercevait indistinctement (car il commençait à faire